

Bref, ne faites rien et crevons. Et bien, on va quand même faire quelque chose. Et puisque cette fois l'idée vient de la droite, ça devrait marcher». *Sic transit...* Serpent de mer : relier Siam et Jaurès ! La rue de Siam détruite à jamais mais pour toujours chantée par les poètes, de Mac Orlan à Christophe Miossec, et la rue Jean Jaurès, si rectiligne qu'elle semble rejoindre les confins de la Bretagne.

Après tant d'années de tâtonnements et d'expériences, de hasards plus ou moins heureux comme ce paradoxe qui veut que le concours qui vit Huet désigné lauréat sur la place de la Liberté portait initialement sur la simple réalisation d'un parking souterrain, l'ouvrage se clôt sur l'indéniable réussite du projet de la plasticienne brestoïse Gwenaëlle Magadur : un tracé «bleu renaissance», renaissance des remparts, renaissance des traces. Et puis en 2007, récidive avec les silhouettes des anciens immeubles du quai Tourville dessinées avec l'architecte Sylvain Le Stum sur le socle de la ville reconstruite, ou encore le dédale des rues du vieux Recouvrance évoqué sur l'esplanade de la rue Neuve. Brest, on la croit détruite, et elle est pétrie d'histoires. Elle repose sur sa propre histoire de ville détruite, «cette ville sur la ville *stricto sensu* qu'est Brest» pour reprendre la dernière phrase des auteurs, érudits et précis. Sur le roc de ses immeubles aplatis, la ville s'étage en longues terrasses horizontales et chacune d'entre elles raconte une histoire. Peu de villes, peut-être, justifiaient un tel livre. Entre le temps perdu et le temps retrouvé, il y a l'œuvre d'art et c'est précisément ce que raconte et restitue ce livre. Rien n'aiguise l'esprit comme la défaite et la destruction !

Jean-Louis VIOLEAU

Nantes religieuse, de l'Antiquité chrétienne à nos jours. Actes du colloque organisé à l'université de Nantes (19-20 octobre 2006), Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Atlantique, Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université de Nantes, Nantes, numéro hors série du Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de Loire-Atlantique, 2008, 268 p.

Contrairement à ce que son titre pourrait faire accroire, il ne s'agit pas ici d'un traité d'entomologie consacré à *Mantis religiosa* et à ses mœurs matrimoniales compliquées..., mais bien plutôt d'une tentative d'élaborer une histoire de l'art, essentiellement l'architecture, et de l'archéologie de la Nantes chrétienne dans la longue durée, une vingtaine de siècles, louable intention assez rarement entreprise en France. Cet essai reste cependant quelque peu en demi-teinte car l'ouvrage souffre de claudica-

tions dues à des développements chronologiques inégaux oblitérant certaines périodes. L'amateur du haut Moyen Âge ne s'en plaindra pas, ni celui du XX^e siècle, au contraire du médiéviste, effaré de la quasi-disparition de sept siècles d'histoire ! Ce parti pris aurait mérité une explication. L'argument des destructions successives n'est guère convaincant ; par ailleurs, un certain nombre de constructions ont déjà fait l'objet d'études ou de monographies plus ou moins récentes, ce qui a pu conduire les organisateurs à ne pas répéter les informations.

En 45 pages, Martial Monteil expose l'important patrimoine bâti de la Nantes de l'Antiquité tardive et du début du haut Moyen Âge (IV^e-VII^e siècle), évidemment moindre que celui des cités méditerranéennes ou de l'arc alpin, mais proche de celui de Poitiers, Tours et Angers. Faute de fouilles récentes qui seraient probablement riches d'informations, à l'exemple de la basilique des Champs-Saint-Martin de Rezé mise au jour en 2001 par Lionel Pirault, il faut se résoudre à employer les informations de nos prédécesseurs. Bien entendu, le postulat d'Abel Cahour au sujet de l'apostolicité de l'Église de Nantes, conseillé en sous-main par François Plaine et condamné par Arthur de La Borderie, fait aujourd'hui sourire, de même que les querelles «souvent empreintes de mauvaise foi» cherchées par Léon Maître à Georges Durville. Grâce à ce dernier cependant, le groupe cathédral sort partiellement de l'ombre : si le mystère plane toujours sur l'*aula forma triformis* édifiée par l'évêque Félix et chantée de façon absconse par Venance Fortunat, en revanche Saint-Jean-du-Baptistère a bénéficié de plusieurs campagnes de fouilles, en 1868 puis 1910-1911, amenant la découverte d'une église en forme de tau et de deux cuves baptismales. La chronologie relative entre elles est bien établie, mais perdurent d'intéressantes questions quant à leur datation absolue. Formons le vœu que cet ensemble puisse réapparaître à la lumière du jour, enchâssé dans un écrin digne de son grand intérêt. Des sept autres églises de l'*intra muros*, rien ne transparaît plus aujourd'hui à part des mentions anciennes, quelques briques estampées, production locale des VI^e-VII^e siècles, et quelques tessons en DSP (Dérivée de Sigillée Paléochrétienne, manufacturée aux IV^e et V^e siècles en Aquitaine, Languedoc et Provence). Aux églises de l'*extra muros* étaient dévolues des fonctions cémétérielles. Outre Saint-André, explorée par Durville lors de sa démolition en 1922, deux grands édifices subsistèrent, modifiés peu ou prou, jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Qualifié de «siècle de constructions religieuses par excellence à Nantes» (p. 9), il pourrait tristement tout aussi bien être dénoncé comme celui des «destructions religieuses», qui ne durent rien à la Bande noire puisque beaucoup plus tardives que celle effectuées par ces vils spéculateurs honnis des antiquaires ! Nantes ne possède pas l'apanage du vandalisme, vilipendé en Bretagne par La Borderie et Robert Oheix, furie des-

tructrice alors fort partagée en France, mais cette constatation désabusée ne nous console pas de plusieurs massacres. À partir d'octobre 1872, pour remercier la Providence d'avoir épargné à la ville l'invasion prussienne, Saint-Donatien-et-Saint-Rogatien fut livrée aux pics d'ecclésiastiques en soutane et col romain (p. 22) bien plus redoutables que l'ennemi héréditaire ou que les prétendues pétroleuses communardes... René Kerviler eut cependant la possibilité de lever un plan et de tracer une «Coupe géologique du terrain des fouilles de Saint-Donatien», la première véritable coupe stratigraphique de l'archéologie médiévale bretonne. Ces précieuses représentations montrent une grande basilique martyriale à abside dont l'âge reste débattu, des VI^e-VII^e siècles d'après Patrick Galliou ou moi-même, ou peut-être du V^e siècle selon M. Monteil, auquel était probablement associée la chapelle Saint-Étienne, que Katalina Nadasi date volontiers de la fin de la période d'entre les VI^e et IX^e siècles, plutôt que du III^e siècle ou du XI^e siècle. Une fouille complète du secteur permettrait sans doute de trancher la question, mais elle risque de se faire attendre longtemps car les habitants de Nantes ont toujours à cœur de reposer *ad sanctos*, à proximité des Enfants Nantais. Sur l'autre rive de l'Erdre, Saint-Similien, basilique à abside probablement édiflée dans le cours du VI^e siècle à en juger d'après les nombreuses briques estampées mises au jour lors de ses démolitions successives, avait aussi très certainement une vocation martyriale puisque elle était emplie sur trois niveaux d'environ 150 sarcophages (il faudrait à ce propos rajouter en bibliographie la maîtrise de François-Xavier Cottrel, *Nécropoles et sarcophages du haut Moyen Âge en Loire-Atlantique*, Université de Paris-I, dact., 2 vol., 1989). La petite chapelle Saint-Symphorien se rattachait probablement à cet ensemble, mais sa datation demeure éminemment énigmatique.

Le principal reproche qui puisse être adressé à l'encontre de cet ouvrage est l'absence désolante de toute synthèse sur le Moyen Âge central et ses marges, du VIII^e au XIV^e siècle, couvrant les époques pré-romane, romane et gothique. Hélas, nulle mention de feu l'église Saint-Médard de Doulon, commune annexée à Nantes en 1908 : la douleur de sa destruction sauvage en 1972 aurait-elle entraîné ce *black-out* ? Il eût fallu évoquer le souvenir de ce grand vaisseau unique attribuable aux environs de l'an mil, dont le magnifique pignon oriental aux trois arcades à claveaux de briques alternant avec du tufeau le rapprochait d'une église récemment et splendidement mise en valeur, Saint-Martin d'Angers. Un rappel des bâtiments romans de Nantes n'aurait pas été superfétatoire, qu'ils aient disparu comme l'ancien chevet de la cathédrale ou qu'ils existent toujours, ainsi sa crypte et Saint-Jacques de Pirmil, édifice cruciforme à trois absides orientées dérivant à la charnière des XII^e et XIII^e siècles de modèles angevins, modifié en 1484 et très restauré en 1849 par Théodore Nau. De la même

façon, déplorons le silence concernant la période gothique même s'il «est bien difficile d'imaginer le xv^e siècle nantais» (André Mussat, 1979) en raison des destructions de la collégiale Notre-Dame, consacrée en 1476, de Saint-Nicolas, réédifiée au xix^e siècle, et de la chapelle dite des Irlandais, installée en pleine campagne au manoir de la Touche de l'évêque Jean de Malestroit (1413-1443) devenu le Musée Dobrée. Sont cependant conservées la chapelle de l'Immaculée-Conception, anciennement Saint-Antoine-de-Padoue, édifée par François II de 1469 à 1481, et surtout la cathédrale, ici seulement abordée au travers de la communication de Jean-Marie Guillouët sur les chantiers nantais de sculpture du xv^e siècle. De façon méritoire, Vaiana Vincent sauve de l'oubli le couvent des Jacobins, établi de façon un peu surprenante pour des Mendians juste en face du château des ducs de Bretagne : de sa belle chapelle, reconstruite après l'incendie du 10 avril 1410 et «démantelée» en 1904, ne subsistent que de pauvres fragments.

Deux communications sont un peu à part de celles du corpus en s'attachant, non à l'architecture, mais à des ouvrages de piété, le manuscrit à miniatures enluminées intitulé *Livre d'Heures à l'usage de Nantes* et rédigé en Haute-Bretagne vers 1430 (Claire de Lalande), et *Les réflexions chrestiennes* in-quarto publié à Nantes par Yves de Conti en 1670 (Yann Lignereux). Ce dernier opuscule a vraisemblablement fait l'objet de méditations dans la bonne douzaine de couvents d'hommes et de femmes qui essaimèrent dans la ville, surtout dans ses faubourgs, après le concile de Trente (Guy Saupin). Heureusement, plusieurs plans anciens permettent de connaître leurs situations et plans-masses, car en raison des nombreux avatars et changements de destination provoqués par les nouveaux aménagements urbains des xviii^e et xix^e siècles, il ne demeure guère dans son état original que la chapelle de l'Oratoire, édifée à partir de 1651 par le père Abel de Sainte-Marthe et achevée en 1665 par Gilles Corbiveau, et la toute voisine Visitation. Cette dernière résulta de la transformation de la maison de François Miron en couvent à partir de 1642 par Guillaume Belliard, puis de 1654 à 1679 par Étienne Bédoy ; si l'église a été lourdement transformée en 1970, le cloître montre encore de belles lignes épurées, inspirées de la Visitation de La Flèche (Laurent Lecomte). Hélène Rousteau-Chambon démontre que le mobilier des églises séculières des xvii^e et xviii^e siècles suivit lentement les prescriptions édictées à Milan en 1577 par Charles Borromée : magnifier l'Eucharistie impliquait d'accorder une grande importance à l'autel majeur, à sa forme, ses matériaux et son mobilier liturgique. À Nantes, ceci s'observait principalement dans la cathédrale, avec son jubé édifé entre 1615 et 1618 par Christophe Prandeaup et G. Belliard, ainsi que pour le retable de Tugal Carris dans la chapelle Notre-Dame-de-Pitié, œuvre de 1656 ; d'autres réalisations du xviii^e siècle

permettent d'observer la continuité du phénomène de renouvellement de nombre d'églises paroissiales au travers de leurs aménagements liturgiques.

Le venimeux Léon Daudet (1922) avait accolé au XIX^e siècle l'adjectif de «stupide». Ne partageant pas cet avis réactionnaire, au sens politique du terme, nous regrettons qu'une piqûre de rappel sur «le siècle de l'industrie» (François Loyer, 1983) et sur les débats engendrés par les nouveaux lieux de culte n'ait pas été prodiguée. Alain Bonnet aborde toutefois l'édification de Notre-Dame de Bon-Port, de 1846 à 1856, s'inspirant des modèles romains de l'architecture baroque de la Contre-Réforme, avec une ornementation suivant l'actualité récente : ainsi le dogme de l'Immaculée Conception, proclamé par Pie X le 8 décembre 1854, a été peint par Alphonse Le Hénaff en 1865. En contrepoint de l'emploi de ce style, il eût fallu évoquer la longue et difficile reconstruction de Saint-Nicolas, «l'un des chapitres essentiels de l'histoire de l'architecture religieuse au XIX^e siècle» (Bruno Foucart et Véronique Noël-Bouton, 1968), qui fut en son temps un véritable manifeste. L'énergie de son nouveau curé, Félix Fournier, vint à bout des réticences locales pour imposer l'une des premières églises néo-gothiques de France, contemporaine du renouveau de l'intérêt pour ce style en Allemagne, ainsi pour la cathédrale de Cologne, afin de répondre à la seule condition d'un concours lancé en 1837, «N'employer que le style des basiliques du Moyen Âge», alias «style catholique». Son vainqueur, Louis-Alexandre Piel, écarta les styles roman et byzantin, coupables selon lui de dériver des formes antiques, ainsi que les styles des XV^e et XVI^e siècles, «expression de la décadence de l'art», pour reprendre les formes de Notre-Dame de Paris ; ce projet qui épousait les thèses de Philippe Buchez (1833) fut mis en œuvre, avec des modifications, par Jean-Baptiste Lassus, la première pierre posée en 1844 et l'édifice enfin inauguré en 1876 par Fournier, devenu évêque de Nantes en 1870 et qui y reposa en 1877. Pour Saint-Donatien-et-Saint-Rogatien, le «Montmartre nantais» construit de 1873 à 1889, «le style roman sagement orné a été adopté comme se rapportant mieux à l'âge où vécurent les saints martyrs, et au goût moderne qui repousse une nudité architecturale trop sévère» (A. Cahour, 1874) : de fait, le décor, absent des parois nues de l'église néo-XIII^e siècle et concentré seulement sur la crypte, aurait probablement mérité une mention. Toujours dans la catégorie du pastiche, voire de l'amusant terme de «néo-pastiche», la communication de Marcel Launay apporte un éclairage original sur les séminaires de Nantes d'entre 1850 et 1937, un sujet moins exploré que celui concernant les lieux de culte eux-mêmes.

En conclusion, Paul-Louis Rinuy constate que l'architecture religieuse du XX^e siècle ne représente que 8 % du patrimoine faisant l'objet

d'une mesure de classement au titre des Monuments historiques pour ce siècle ; outre la méconnaissance de ce bâti, pour lequel à l'évidence manque le recul, il est plausible d'avancer que tout n'est pas d'égale qualité et que la reconstruction suivant la Seconde Guerre mondiale a été inégale. Trois communications s'attachent à cette période, deux consacrées à un seul monument, et la troisième plus synthétique. Marie-Josée Simon-Bouttier présente Sainte-Thérèse, église d'une paroisse nouvellement créée en 1933 : signée René Ménard et Maurice Ferré, commencée en 1939 et achevée seulement en 1960, de plan centré, la «grosse église rouge», comme elle est plaisamment dénommée, plaque la brique sur une ossature de béton. Ce matériau n'est plus masqué à Notre-Dame-de-Lourdes, au Pont du Cens, due à Yves Liberge, elle aussi commencée à la veille de la guerre et achevée en 1950, qui emploie une voûte parabolique en béton armé incluant des dalles de verre éclairant la nef : son aspect extérieur particulièrement austère et massif, en dépit d'une technique employée pour les hangars aériens d'Eugène Freyssinet à Orly en 1916, fait qu'elle n'appartient certes pas à la catégorie «élégance et modestie». Ces qualificatifs sont ici appliqués à Notre-Dame-du-Rosaire à Rezé (p. 236) dont la silhouette rappelle les lignes épurées d'un torii shinto, œuvre en 1960 de Jean Rouquet. Contemporain, le temple de Nantes mérite une mention spéciale à double titre, tout d'abord comme le seul lieu de culte protestant du corpus, et ensuite parce que l'œuvre d'une architecte, unique en son genre..., Victoire Durand-Gasselin. Anéanti par les bombardements de septembre 1943, l'ancien temple néo-roman inauguré en 1855 fut remplacé par une construction achevée en 1958 : un vaste parallélépipède rectangle, structure de béton et d'acier revêtue en façade d'une pierre blanche, offre un volume unique éclairé par de hautes claustras : le jeu des lumières, le choix des matériaux, tout rappelle ici les «meilleures productions de l'époque» (Karine Dupré), ce qui n'est pas le fait du hasard. En 1955, Le Corbusier terminait Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp, puis en 1959 le couvent dominicain de Sainte-Marie de la Tourette ; or il avait bâti à Rezé de 1953 à 1955 l'une de ses cinq «unités d'habitations de grandeur conforme», la Maison Radieuse.

À partir des années 60, les architectes ont dû répondre à la fois à un fulgurant accroissement urbain et tenir compte des modifications liturgiques de Vatican II pour créer de nouveaux bâtiments (Jean-Louis Kerouanton). Les nouveaux usages du verre, de charpentes métalliques ou en lamellé-collé, de béton à l'épiderme soigné, ont fourni des édifices aux destins contrastés, ainsi la déjà nommée Notre-Dame-du-Rosaire ou Saint-Étienne de Bellevue : si la première anticipait, dès 1960, les changements conciliaires en plaçant l'officiant face au peuple, la seconde, l'installe au milieu de l'assemblée pour créer, selon son architecte, Luc-Arsène Henry (1971-1972), un «lieu propice à la rencontre, à l'échange, au partage».

Certes, mais les églises, tout comme les civilisations, sont mortelles, ou du moins se transforment-elles. Cette métempsychose emprunte parfois des voies surprenantes : méditons ainsi sur le destin de Saint-André de Rezé, décidément le laboratoire de l'architecture nantaise contemporaine, œuvre géométrisante de Jacques Chénieux (1962-1964), laquelle, par un coup du sort, de célestes rafales en 1977, s'est vu désaffectée au culte et transformée en 1991 par Massimiliano Fuksas en un plus laïc Espace Diderot...

Que l'on me permette de terminer de façon tout à fait personnelle en usant du privilège d'un critique un peu ému, pour évoquer Sainte-Famille à Beautour, en Vertou. Elle fut érigée en église paroissiale vers le milieu des années 1960 en supplantant Notre-Dame-des-Victoires, chapelle bâtie à la fin du XIX^e siècle par Georges Tertrais mais devenue excentrée par rapport à une zone pavillonnaire alors en pleine expansion. Le baraquement initial fut remplacé dans les années 1970 par la modeste église actuelle, œuvre de M. Champenois. Les qualités architecturales intrinsèques de ce simple parallélépipède percé de claustras et pourvu d'une charpente en lamellé-collé ne sont en rien exceptionnelles. Sa construction fut la grande œuvre de l'abbé Théophile Baguet (1923-2002), ordonné prêtre à Nantes en 1947, son curé d'octobre 1967 à septembre 1979 : je suis heureux d'avoir été son ami.

Philippe GUIGON

Alain CROIX (coordination et responsabilité scientifique) *et al.*, *Nantais venus d'ailleurs : histoire des étrangers à Nantes des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes / Association Nantes-Histoire, 2007, 431 p.

Ce livre est issu d'un atelier d'histoire organisé par l'Association Nantes-Histoire. Affichant leur tendresse pour leur ville et leur sympathie pour les plus faibles, les 30 auteurs se sont fixé pour objectifs d'écrire un livre scientifique et sensible, de constituer un outil au service de tous ceux qui pensent que les hommes sont faits pour s'enrichir de la différence, et encore d'apporter une contribution à une identité nantaise plurielle.

L'objet d'étude est à préciser. L'étranger l'est par le regard de l'autre. Étant tous nés d'un étranger, l'histoire des étrangers est celle de la construction d'une communauté d'étrangers ayant appris à vivre ensemble et qui est renouvelée sans cesse par l'apport d'autres étrangers. Aussi le livre se définit-il comme une histoire de l'intégration ou de ses échecs.